

N° 19 - 28 FÉVRIER 1929

CINÉMONDE



ALICE ROBERTE

La délicieuse interprète

de

“ La Femme Rêvée ”

PHOTO G.-L. MANUEL FRÈRES

1 fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

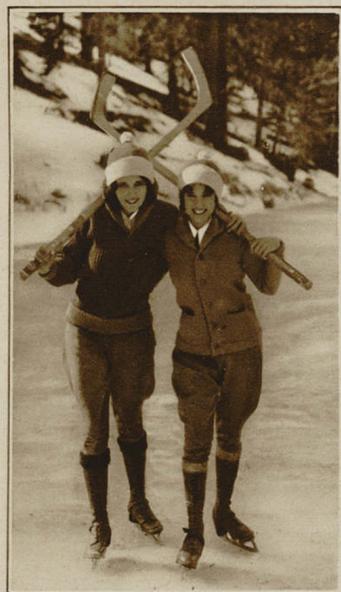
**CINÉMONDE
ACTUALITÉS**

A droite. — Une scène des *Tisserands*, film adapté de la pièce célèbre de Gerhardt Hauptmann, qui sera prochainement présenté à Paris.



Dans le nouveau film d'Erich Pommer, *Les Merveilleux Mensonges de Nina Petrovna*, Franz Lederer incarne avec allure un officier de la Garde Impériale Russe.

Ci-dessous. — Raquel Torrès et Dorothy Janis ont adopté le vieux sport du hockey sur glace pour se réchauffer l'hiver...



Carmen Boni et Ivan Mosjoukine, bien que dans une position scabreuse, ne semblent pas le moins du monde gênés par l'intrusion d'un tiers. — C'est une scène du *Courrier du Tsar*.



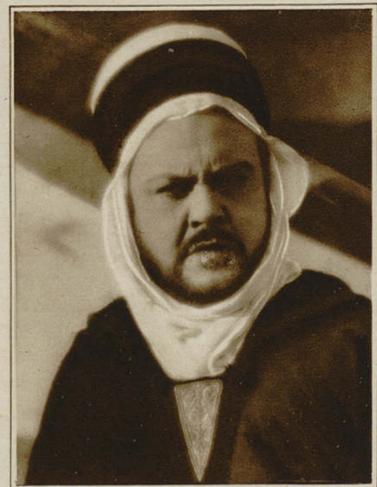
Un film qui a un grand succès en Allemagne : *Sienka Rasin* (héros du poème épique sur la Volga, mis en scène par H. A. Schlettow).



Dans *Paris-Girls*, le film que tourne Henry Russell, Suzy Vernon fait la toilette d'un gentil bébé.

Ci-dessous. — Lupe Velez, la charmante vedette mexicaine, accueille aux studios M.-G.-M. Miss Tsune Ko, artiste célèbre au Japon.

Ce n'est pas Moulay Youssef, c'est Maurice de Canonge, dans son nouveau rôle qu'il tourne pour la Franco-Film



Jean EPSTEIN
Un poète de l'image



On présentait ce jour-là *Pasteur*, l'œuvre d'un jeune dont le nom était inconnu. C'était, je crois, en 1922, à l'époque où le cinéma français commençait à acquiescer un style. Après avoir vu cette bande, je compris que nous devions compter désormais avec Jean Epstein parce que ce début, non seulement révélait un talent incontestable mais aussi des qualités qui manquent souvent aux jeunes : le sens de la mesure, une sobriété pleine d'émotion et la volonté simple de ceux qui connaissent leur but. Epstein atteignait le sien d'emblée. Ce documentaire nous apportait, avec la grande figure de Pasteur, l'expression même de son œuvre, cette lutte de l'homme contre l'hostilité du mal, comme l'écrivait alors Canudo. Cet essai cachait beaucoup d'audace. Avec *L'Auberge rouge*, tirée d'une nouvelle de Balzac, le jeune cinéaste se classait parmi les novateurs. Les procédés utilisés dans ce film, le furent avec une rare intelligence : gros plans d'un réalisme puissant, fous déclics, angles de prises de vues particulièrement bien étudiés. Le montage était celui d'un grand artiste et permit certains rythmes que nous n'avons pas oubliés, notamment dans les scènes de l'auberge et dans la chevauchée nocturne. Il y avait là de curieuses oppositions de teintes dans la bande, une sorte de ralentissement dans l'action toute chargée de ce fantastique que nous devons retrouver beaucoup plus tard dans *Usher*, et enfin le jeu pathétique de Gina Manès et de Léon Mathot. Voilà un film que nous reverrions avec intérêt et qui doit rester parmi les

classiques. Il avait suffi, avec les promesses que contenait *Pasteur*, à mettre son auteur au premier rang. Encouragé, persévérant dans ses recherches techniques, Jean Epstein réalisa alors *Cœur fidèle*, d'après un scénario qu'il avait conçu, une simple histoire quotidienne qu'il voulait exprimer selon son tempérament cinématographique. *Cœur fidèle* fut interrompu à la suite de bruyants incidents. Ce film, boycotté par des gens que le succès d'Epstein commençait sans doute à gêner, avait pourtant rencontré une critique fort élogieuse dont j'ai plaisir à citer cette remarque : *Il y a dans telle réverie de l'un de ses personnages au bord de la mer, une si parfaite compréhension de ce que doit être le cinéma, que l'on a l'impression de se trouver brusquement en face de la vérité.*

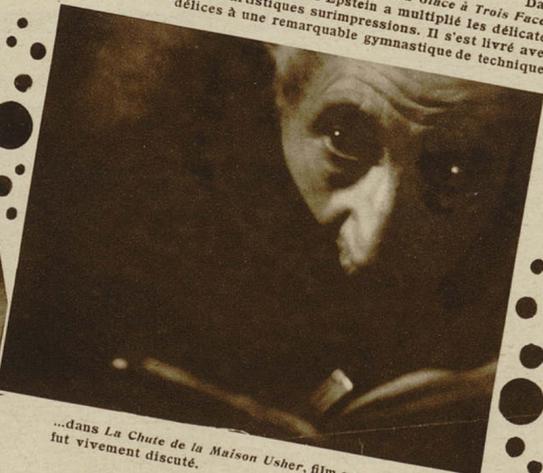
La carrière de *Cœur fidèle* n'en était pas moins suspendue et les coupures qui y furent opérées ont totalement dénaturé de plus récentes projections.

Jean Epstein ne se découragea pas. Il présentait peu après *La Belle Nivernaise*, tirée du roman d'Alphonse Daudet et qui demeure aujourd'hui encore l'une de ses œuvres les meilleures. Son style accusait la un réalisme que nous commissions un peu depuis *L'Auberge rouge* et *Cœur fidèle*, et cette parfaite utilisation de la valeur photographique des objets. L'art d'Epstein procède par détails successifs, par une observation aiguë du sens intérieur de chaque chose et de chaque geste. Il nous contait la vie des marins de *La Belle Nivernaise* par le jeu de leur visage et par celui de la péniche entre les berges, mais on sentait au-dessus de cela une fatalité résignée, une prodigieuse puissance de rêve qu'Epstein sut exprimer par un rythme très lent et d'admirables surimpressions de paysages.

Sa personnalité était désormais dégagée, et malgré les nécessités commerciales qui le contraignirent à revenir à la forme commune, Jean Epstein gardait le désir d'un art qui soit autre chose qu'une pâle photographie du monde. Parmi les films qu'il réalisa ainsi en marge de ses conceptions personnelles, citons *Le Lion des Mogols*, *La Montagne infidèle*, *Le Double Amour*, *La Goutte de Sang*. Période d'attente et sans doute de réflexion. On sait qu'Epstein a défini dans de remarquables études les possibilités de l'art visuel. Il a publié *La Poésie d'aujourd'hui*, *Bonjour Cinéma*, *La Lyrosophie*, *Le Cinématographe vu de l'Étna*, de courts ouvrages dans lesquels on découvre une grande richesse de pensée et le besoin tourmenté de faire neuf, de sortir de la routine, pour



Deux photographies caractéristiques de la "manière" d'Epstein...



...dans *La Chute de la Maison Usher*, film qui fut vivement discuté.

ouvrir au cinéma de plus larges horizons. Cette recherche à elle seule mériterait notre reconnaissance. Mais Epstein ne se contente pas de citer ; il prouve.

L'Affiche, Mauprat commencèrent une nouvelle ascension. De l'ouvrage touffu de George Sand, Jean Epstein sut réaliser, avec l'interprétation de Sandra Milowanoff, Nino Constantini et Maurice Schutz, une œuvre claire, d'une élégance mesurée, d'un romantisme très juste. Les photographies étaient fines, les paysages magnifiques et l'une des scènes — la fuite de Constantini à travers la campagne — nous permit de retrouver le meilleur talent de l'auteur de *Cœur fidèle* : un dynamisme prodigieux d'émotion.

Avec *Six et demi-onze*, réalisé ensuite, Jean Epstein nous donnait à nouveau une œuvre caractéristique. Nino Constantini en était l'interprète, mais là comme précédemment l'ambiance déterminait le sens de l'action. Les intérieurs et les paysages participaient au rythme même du film, à la psychologie de ses personnages, à l'évolution de leurs sentiments.

Et ce fut *La Glace à trois faces*, brève nouvelle de Paul Morand dont J. Epstein sut tirer un film d'une poésie ardente. On peut dire qu'il exprimait à toutes ses conceptions de l'art visuel. On retrouvait dans *La Glace à trois faces*, les détails en gros plans de *L'Auberge rouge* et *La Belle-Nivernaise*, un réalisme tamisé d'ironie (la fête en banlieue, la partie de campagne), des images pleines de finesse et d'émotion. Sans le secours d'aucun sous-titre, Epstein exprimait le caractère de son héros — fort intelligemment interprété par René Ferté — et c'est bien là, nous semble-t-il, la science d'un réalisateur. Cette soif ardente d'indépendance, cette avidité d'imprévu qui conduit le jeune homme vers une mort dictée par le destin, cet admirable chant de vie et de lumière, furent évoqués dans un mouvement nerveux, un lyrisme contenu mais dont on devinait la force jeune. Et quel rythme étonnant ! Ces trois faces d'une même vie en images heurtées, puis la course hallucinante, ce morceau cinématographique pur, et le *lamento* de la fin où les arbres en surimpression achèvent la symphonie brisée. Il y a là autre chose qu'un intérêt spectaculaire ou une émotion sentimentale, mais l'expression d'une poésie nouvelle et vraiment personnelle. On a reproché à Jean Epstein d'utiliser de procédés « techniques » qui sont à la portée de tous. Il reste à savoir s'en servir. Epstein n'utilise la surimpression ou le montage court que lorsque la nécessité l'y conduit, car ces moyens que certains jugent factices ne sortent pas d'une stricte vérité.

Après cette œuvre de valeur, Jean Epstein ne devait point faiblir. D'un conte d'Edgar Poe, il fit *La Chute de la Maison Usher*, le plus beau film fantastique que je connaisse. Epstein est à présent maître de ses moyens. Il en use avec certitude. *Usher* tint quatre mois consécutifs au Studio 28 ; c'est un succès qui nous laisse espérer que le public commence à comprendre le cinéma. Epstein a fait un film qui doit son fantastique plus encore à la forme qu'au fond. Il a créé d'un bout à l'autre une atmosphère de cauchemar, mais combien différente de la lourdeur factice de certains films allemands ! Les scènes d'intérieur dans le château d'Usher sont moins mystérieuses encore que les paysages. De cette nature qu'il nous révéla si serine dans *La Belle-Nivernaise*, Jean Epstein a exprimé ici la sens fabuleux et dramatique : branches dépouillées sous des ciels ternes, étangs sans reflets, solitudes d'arbres et d'eaux dans une lumière voilée de vapeurs. Il n'est pas un détail qui ne contribue à la progression du fantastique. Une telle œuvre mériterait de longues études. Il faut au moins citer le masque halluciné de Roderick, le chant de la guitare rendu cinématographiquement par une admirable synthèse de paysages, le cortège fumébré à travers la campagne dans un rythme de lourde marche.

Chez Jean Epstein l'interprète n'est plus un comédien. Le visage humain fait partie des choses qui l'entourent. Il s'unit à l'action sans la dominer. Aux côtés de Marguerite Gance et Charles Lamy, Jean Debucourt a personnifié Roderick avec une sincérité éffarante.

Jean Epstein achève à présent le montage de *Finis Taerre*. Il a réalisé cette bande au cours de l'été dernier, dans les environs d'Ouessant. La mer sera cette fois le thème de son œuvre et grâce aux merveilleux appareils que la Société Générale de Films a mis à sa disposition, grâce à sa ténacité et surtout à son talent, nous en connaissons sans doute des aspects insoupçonnés de poésie sauvage. Il n'a point voulu transiger avec la vérité et ses personnages sont des géomètres du pays, des hommes frustes et rudes à qui Epstein a demandé non plus de jouer devant l'objectif, mais de vivre. C'est la première fois qu'un metteur en scène a osé pousser aussi loin le souci du réalisme. Nous savons par avance que cette expérience sera une réussite. Jean Epstein est de ceux qui triomphent de toutes les difficultés et de tous les sarcasmes. Il est aujourd'hui l'un des soutiens du cinéma français.

P. L.



Alexander d'Arcy, la nouvelle vedette de l'écran anglais, sera le premier rôle du prochain film de Norman Walker, *The Romance of Spain*.

Le successeur de Valentino ?...

(De notre correspondant de Londres).

Alexander d'Arcy est né voici vingt ans, au Caire, et c'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa jeunesse. Ses débuts dans le monde du cinéma sont des plus romanesques.

Alors qu'il était étudiant en droit, à Nice, il eut une crise de dépression nerveuse ; et, pendant sa convalescence, il rencontra Rex Ingram, qui lui proposa de tourner pour lui quelques petits boîtes de rôle. Alexander d'Arcy a l'amour du travail : sur le conseil du grand metteur en scène, il vint à Paris où il décrocha un contrat à la société des Cinéromans, et joua un premier rôle dans *La Revanche du Maudit*.

C'est alors qu'il donnait ce film que M. Thorpe, de la British International Picture, le remarqua et l'engagea pour un rôle de « Gigolo » dans *Paradise*.

Puis il fut le partenaire de Betty Balfour dans

PAT HENRY.

La Fille du Régiment, tourné par Hom-Film pour la B. I. P.

En ce moment, il crée le personnage d'un hidalgo dans un scénario sur l'Espagne d'aujourd'hui, qu'on tourne actuellement à grands frais à Tolède et à Séville.

Alexander d'Arcy est brun et élancé, et doit une grande partie de son succès à ses bonnes manières, qui sont fort romantiques, et qui, ajoutées à son talent indubitable d'acteur, aident à l'amener au premier rang des favoris du grand public.

Quand *Paradise* fut présenté, on le compara aussitôt au regretté Rudolph Valentino, car ce film lui avait permis de faire valoir ses qualités d'acteur et son type latin si agréable. Et lorsqu'il sortit du cinéma où il était venu voir son image sur l'écran, il fut assiéé par des centaines de fanatiques du cinéma qui voulaient le porter en triomphe.

Maurice à Hollywood



Maurice Chevalier a su s'installer à Hollywood un « home » confortable qui lui rappelle la France.



EN arrivant à Hollywood, toutes les étoiles étrangères ou tous les directeurs s'arrêtent pour quelques jours au Roosevelt Hotel. Cet hôtel appartient de façon indirecte à Joseph Scenck, le mari de Norma Talmadge et le personnage le plus important de l'United Artists Studio.

C'est donc là que vint habiter pendant une semaine la grande étoile du music-hall français : Maurice Chevalier, accompagné de Mme Chevalier. Il faut toujours une ou deux semaines à un étranger avant de s'acclimater et avant de pouvoir s'orienter. Dès que Maurice sut faire cela, il trouva une charmante maison sur la colline, à deux pas, si l'on peut dire, de Hollywood Boulevard.

Cette maison, haute de trois étages, avoisine celle qu'habitait la fameuse Barbara La Marr. (Cette maison que l'on ne peut vendre parce que cette actrice trop belle y mourut.)

La route suit le milieu d'une colline, de sorte que pour arriver chez Maurice Chevalier, il faut descendre un escalier de bois fort coquet, où le soleil projette avec force les ombres des arbres voisins.

Le vestibule est petit mais très hospitalier et donne sur le salon qui, par contre, donne sur la salle à manger. Cette dernière est ornée d'une énorme fenêtre d'où l'on aperçoit des maisons et des montagnes, éternellement vertes, à perte de vue.



Maurice ne veut pas qu'on réveille son petit chien... si petit !

Le salon possède une grande cheminée avec, au-dessus, un bouclier et deux épées, attirail quelque peu impressionnant. La dernière fois que je fus reçu par le grand Maurice et que les photos qui accompagnent cet article furent prises, le portrait d'Adolphe Menjou ornait aussi de son sourire le dessus de cette cheminée.

Et le petit chien, n'oublions pas le petit chien, n'est-il pas gentil ? Il est de race, n'en doutons pas. C'est un tout, un art que de poser aussi bien, pour un chien... qui ne veut pas dormir.

« J'aime la Californie », me dit Maurice, cependant que la fumée de nos cigarettes tournoient dans l'espace. « C'est vraiment un pays magnifique. Et l'exil m'est moins dur, puisque cette nature environnante ressemble tellement au sud de la France. »

Maurice s'arrête un moment, car Dodo, c'est le chien, vient de se réveiller et bâille. Il veut sortir. Il veut, il veut... il est sorti.

« Et tout le monde est si gentil ici. Il y a tant de personnes qui veulent vous faire plaisir. Je connais déjà tout le monde. Adolphe Menjou et sa femme, en particulier. La réception à mon arrivée fut splendide. Le consul français, M. Didot, était là, ainsi que toutes les étoiles de Paramount, dont beaucoup de femmes, avec leur charmant sourire. Mary Brian avec des fleurs et tout le chœur d'une comédie musicale qui se jouait alors. Il y avait tant de personnes que je ne puis me rappeler la moitié des noms. Oh ! oui, Hollywood sait recevoir. »

Jack BONHOMME.



Hum ! est-ce pour réparer continuellement sa voiture qu'il a installé cet atelier ? (Ci-dessus)



Et voici, photographiés pour *Cinéma*, Maurice, Yvonne et leur ami Adolphe

On verra cette semaine

ANNA KARENINE

Réalisation d'Edmund Goulding.
Interprétation de Greta Garbo, John Gilbert.

L'œuvre de Tolstoï aurait pu subir une adaptation plus mauvaise. Ici, au moins, l'essentiel du roman est sauvegardé. Les personnages survivent, leurs mobiles nous apparaissent très clairs et expliqués par le même enchaînement de choses naturelles et cruelles.

Pourtant, l'âme même du roman, cette grande pitié, nous ne la sentons pas. Nous voudrions aussi être plus profondément plongés dans l'atmosphère russe d'avant la guerre. Nous ne voudrions pas être contraints à recevoir nous-mêmes « l'ambiance ». C'est ce que nous faisons, surtout lorsque l'idéale Anna Karénine (Greta Garbo) n'est pas sur l'écran.

Ce n'est pas que le réalisateur n'ait pas fait du bon travail. Mais sa composition est un peu mécanique, soignée mais sans art réel. Quelques bonnes scènes : la scène des pâques russes, le suicide d'Anna dans la gare.

Mais la vaporeuse beauté d'Anna Karénine, son visage flu et pur, nous émeuvent. Et à travers cette héroïne de toile, Greta Garbo, une fois de plus, fait le miracle d'être aussi identifiée à Anna Karénine, bourgeoise russe et passionnée, qu'elle le fut à l'Espagnole du *Torrent*, à la Française de *La Tentatrice*, à l'Autrichienne de *La Rue sans Joie*. Femme aux mille transformations, comédienne accomplie et dont l'intonation et la sensibilité sont infinies, belle d'une beauté indescriptible, d'une beauté de charme et de poésie, Greta Garbo est parfaitement l'héroïne noble et triste du roman de Tolstoï. John Gilbert, au crâne à l'autrichienne, réalise moins justement le comte Vronski. Mais il joue avec beaucoup de sincérité.

LA MERVEILLEUSE JOURNÉE

Réalisation de René Barberis.
Interprétation de Dolly Davis, Sylvio de Pédrilli, Renée Veller et André Roanne.

Encore une pièce française. Charmante d'ailleurs, empreinte d'émotion un peu naïve et de sentimentalité un peu facile, mais, je le répète, charmante. On y voit comment un préparateur en pharmacie, dans un petit village de la côte provençale, devient le secrétaire d'un riche oisif qui ne sait comment se distraire et ne tarde pas à se déridier au contact de l'ahuri et joyeux potard. Le jeune homme, Blaise, gagne une fortune au baccara, fait la conquête d'une belle jeune fille, et repère sa fortune contre son patron, qui est de mauvaise humeur parce que son infirmière, très jolie, fait mine de le dédaigner. Tout s'arrangera naturellement, car l'infirmière aimait le millionnaire, et Blaise retrouvera sa fortune, sa belle, tandis que le neurasthénique épousera celle qui l'a guéri de sa misogynie.

André Roanne exprime avec une jeunesse cordiale les ahurissements, et l'emballage

neuf du rustre lancé dans une merveilleuse aventure. Sylvio de Pédrilli est très excellent en riche neurasthénique. Dolly Davis est pimpante et coquette dans le rôle de l'infirmière. Enfin, Renée Veller donne la note mystérieuse et captieuse qu'il fallait au personnage de l'inconnue. Elle a de bien beaux yeux, Renée Veller!

Renée Barberis a du goût, le sens de ces comédies sentimentales et comiques. Son petit film est très habilement monté et mené, et nulle longueur ne vient alourdir un développement très allégre. Quelques bons plans de visages, quelques détails, prouvent que René Barberis peut, en travaillant encore, devenir le meilleur faiseur de comédies dans ce genre bien français qui demande ces qualités si précieuses : la finesse et la mesure. ●●●●●

MAITRE RANDALL ET SON MARI

Inspiré de la pièce française : *Maitre Bobbec et son mari*, où l'auteur faisait la satire des métiers masculins exercés par les femmes, ce film américain joué par Norma Shearer et Conrad Nagel ne serait pas désagréable s'il s'y trouvait moins de titres. Que de textes, et souvent écrits en un français détestable!

Norma Shearer est exquise de finesse et de légèreté. Une jolie scène de natation, ainsi qu'un amusant tableau où l'on voit Norma Shearer et Conrad Nagel chacun dans un plateau de balance tenue par une gigantesque Thémis. ●●●●●

LA BOULE BLANCHE

Réalisation de Jack Conway.
Interprétation de William Haines, Jack Holt, Alice Day et Hobart Bosworth.

C'est le jeu de polo qui sert à la fois de justification de scénario et d'attraction spectaculaire dans ce film sportif. Parce qu'il joue remarquablement au polo, ce mauvais garçon de Tommy van Vuren (William Haines) sera chéri par Polly Durant, et pardonné par Van Vuren père. Et Polly, elle-même, fera triompher son amoureux en lui prêtant un cheval rapide.

Et voilà... après le match. Baiser. Fiançailles. On devine tout cela.

Les lignes générales du scénario manquent véritablement de nouveauté. Mais on a pris soin de varier les détails. Les plaisanteries de Tommy à table, le baiser volé, le flegmatique William Haines éclatant soudain d'un rire énorme... tout est joyeux, vif, sain, entraînant. Les émotions de la partie de polo n'intéresseront pas que les amateurs de ce sport aristocratique. Et le sourire malicieux d'Alice Day, le jeu excellent de Jack Holt, la bonne humeur irrésistible de William Haines, et le masque rude d'Hobart Bosworth, montreront qu'en Amérique il y a encore... quelques acteurs.

Bon film de sport et d'amour. Un mouvement, de la gaieté, de la santé. Bravo. On respire, au moins. ●●●●●



Dolly Davis dans *La Merveilleuse Journée*.



William Haines, dans *La Boule blanche*, est un fougueux joueur de polo.



Florence Vidor, bien qu'avocate dans *M. Randall et son mari*, semble encore aimer les bijoux.



Greta Garbo, dans le rôle d'Anna Karénine.

à Paris Un Film...

LA SYMPHONIE PATHÉTIQUE

Réalisation d'Etévant et M. Nalpas.
Interprétation de G. Carpentier, Michèle Verly, Olga Day, Henry Krauss et Régina Daltry.

Un roman de Léo Durand, inspiré par *La Symphonie pathétique* de Tchaikowsky, a servi de thème à MM. Etévant et Nalpas.

Un jeune sportif aimé par une Américaine qu'il éloigne, fait la connaissance, en Afrique du Nord, d'une jeune fille, Zetzaïa, fille d'un Caïd et d'une Française. Il se fiance à elle, mais, le soir des fiançailles, le frère du Caïd, un rebelle, l'enlève. Les recherches sont vaines. Revenu en France, sur la Côte d'Azur, le jeune homme se laisse marier à une gracieuse Américaine. Mrs Arwood, la femme jalouse, décide de tuer sa rivale heureuse. Elle casse un globe de verre où repose un serpent dangereux. C'en est pas la fiancée qui est atteinte, mais une innocente Mrs Arwood disparaît, le jeune ménage se croit tranquille. Mais l'époux apprend bientôt que Zetzaïa est vivante et l'appelle à son secours. Il quitte sa femme, et gagne l'Afrique, où, à l'aide d'un avion, il peut délivrer celle qui reste sa bien-aimée. Il la ramène dans le Midi de la France, puis à Paris, mais, n'osant lui avouer son mariage, prétexte je ne sais quels documents introuvables.

Mrs Arwood apprend le nouveau bonheur de celui qu'elle hait tant qu'elle l'aime. Un musicien de talent, vieil ami du jeune homme, le prie d'assister à l'exécution de *La Symphonie pathétique*. Zetzaïa, souffrante l'écouterà à la villa, par la T. S. F. Mrs Arwood vient pendant que les deux hommes sont à la Salle Pleyel, et apprend à Zetzaïa que son amant est marié, à un enfant. Cardiaque, brisée de douleur par cette révélation, Zetzaïa est mourante lorsque revient son compagnon, qui a reconnu, sur la route, l'auto de son ennemie. Mrs Arwood, sommée par le musicien de se dénoncer pour l'ancien crime, s'empoisonne. Et le malheureux amant vient chercher auprès de sa femme légitime et de son enfant l'oubli de sa douleur.

Le scénario eût pu être plus profond. Il est suffisamment compliqué pour satisfaire une certaine partie du public qui aime les péripéties sentimentales. Il sera comblé, ce public, avec toutes les attractions contenues dans ce film : paysages d'Afrique du Nord, poursuites cavalières, enlèvement. Beaux décors, fête orientale. Bal et audition. Soirée mondaine, etc...

Les scènes algériennes sont bien réglées. Mais la meilleure partie du film est celle de *La Symphonie pathétique*, montrant alternativement, les instrumentistes, puis le chef d'orchestre, puis la jeune fille angoissée, dans un rythme ascendant.

La photographie est inégale. Mais j'ai aimé le joli visage de Michèle Verly en Zetzaïa, la simplicité et le sympathique visage de Carpentier en jeune premier amoureux, le jeu étudié d'Henry Krauss, et l'élégance d'Olga Day dont, pourtant, certains plans eussent pu être mieux photographiés. ●●●●●

COLLEEN

Comédie interprétée par Madge Bellamy, Charles Morton et Farrel Mac Donald.

Nous sommes dans le monde du turf. Propriétaires rivaux qui se chamaillent. Héritier dépensier et papa colérique. Vous devinez déjà que le jeune héritier prodigue sera un jockey magnifique, mais moins bon que sa petite fiancée qui courra le Handicap et le gagnera... dans un fauteuil.

C'est Madge Bellamy qui joue Colleen, la jeune fille hargneuse et sentimentale, le petit diable sportif et amoureux. Charles Morton est un juvénile garçon, aux bons yeux francs, un large sourire éblouissant. Et Farrel Mac Donald silhouette un amusant personnage.

Par-dessus toutes ces intrigues, il y a le plaisir que procure une belle course de chevaux prise avec ce luxe d'angles et de détails que prouvent les Américains dans tous leurs films hippiques. Et une bonne réalisation nous fait voir Colleen jusqu'au dernier mètre, avec un plaisir sans mélange. ●●●●●

Les Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, annoncent pour leur prochain programme quatre films inédits dont la tenue artistique est à signaler.

"Jour de Printemps", naveté d'un metteur en scène de 18 ans qu'il faut savoir gré à la direction de produire. "Autour de l'Argent", de Marcel l'Herbier, film curieux qui nous permettra de vivre dans l'intimité de Marie Glory, de Brigitte Helm, d'Alcover, en suivant scène par scène toutes les péripéties des prises de vues de "L'Argent", toutes les indiscretions enregistrées au jour le jour pendant la création du grand film de Marcel l'Herbier, l'une des forces incontestables du moving mondial.

"Cinq minutes de Cinéma pur", d'Henri Chomette, images sans histoire, non plus langage mais musique visuelle.

Enfin "Shanghaï", vision des bas-fonds de San Francisco, enlèvement d'une danseuse séquestrée par vengeance à bord d'un voilier au milieu de rudes marins dont le désir rôde autour d'elle. Réalisation de Ralph Ince avec Patsy Ruth Miller.

"Flammes"

FLAMMES! Titre bref, rude, expressif, pathétique. Ces épithètes semblent toutes écrites pour le visage même d'Olga Tschékowa, cette tragédienne que nous révéla, après quelques belles créations moyennes, le film d'E.-A. Dupont : *Moulin-Rouge*.

Olga Tschékowa, femme entre les femmes, dont le visage est de chair, et dont l'âme est visible dans les yeux clairs. Olga Tschékowa joue dans *Flammes* un rôle dramatique, douloureux, gonflé de passion tragique. Se rapprochant de son rôle de la vedette de *Moulin-Rouge*, mais plus absolue dans le sacrifice, Olga Tschékowa a, dans ce rôle de Clarisse de Thalberg, atteint les sommets du pathétique et de la puissance dramatiques. Et elle a su rester femme, pitoyable et humaine.

Clarisse de Thalberg vit mélancoliquement dans un château des environs de Budapest. Son mari âgé est absorbé par des travaux scientifiques. La jeune femme rêve d'une existence où l'amour tiendrait une place plus importante. Pendant une chasse à courre, un jeune aviateur, Sascha de Turzo, est victime d'une panne. Clarisse de Thalberg aperçoit la chute de l'avion, pousse son cheval, et dégage le jeune homme des débris fumants. Sascha est soigné au château. Clarisse s'éprend passionnément du jeune homme, et décide de partir avec lui. Son mari cache son désespoir et lui promet de la reprendre si, brisée par la vie, elle cherche un refuge.

Confiante en son amour, elle part avec le jeune homme. Celui-ci a rompu avec sa fiancée, Lily Szczeni. Son père, un riche magnat hongrois, lui coupe les vivres. Sascha décide de trouver du travail. Mais la malchance, aidée par l'obstination du père, l'empêche de travailler. Clarisse vend ses bijoux pour faire vivre leur foyer. Un soir, Sascha se rend à son club, et y perd une grosse somme d'argent. Sascha, acculé par sa dette d'honneur, se rend chez son père, alors que Clarisse était heureuse d'avoir trouvé un emploi dans un magasin. M. de Turzo paie la dette de son fils, à condition qu'il quitte son amie. Sascha, lâchement, accepte. Il épousera Lily Szczeni. Clarisse, pendant ce temps, ne pense qu'à sauver son bien-aimé. Un héritage, celui du comte de Thalberg, mort depuis sa fugue, pourrait libérer Sascha. Mais M. de Turzo vient signifier la rupture à la malheureuse Clarisse. La jeune femme se sent brisée de douleur.

Emportée dans une clinique, elle revient lentement à la vie. Guérie, elle se rend dans le magasin où elle devait travailler et y rencontre Sascha et sa fiancée. Un incendie éclate. Sascha veut rejoindre Clarisse. Une seule idée le possède : sauver Clarisse qu'il aime toujours. Mais Clarisse, comprenant que le jeune héritier prodigue protège Lily Szczeni, et, croyant sauver Clarisse, c'est Lily qu'il ramènera en sécurité, tandis que Clarisse, anéantie par son sacrifice, se jette dans les flammes.

Ce beau scénario a été composé avec la magistrale technique qui était nécessaire. Le réalisateur : Max Reichmann, à qui l'on doit *Attractions*, est d'ailleurs un cinégraphiste de grande classe. Son travail est tout à fait remarquable, tant pour l'ampleur des scènes que pour leur juste expressive, la couleur chaude des lumières, la variété des plans, enfin par toute cette vie ardente des images qu'a su insuffler Max Reichmann.

J'ai dit combien Olga Tschékowa a eu de pathétisme, de vigueur et d'émotion dans son rôle de Clarisse. Belle et harmonieuse, c'est une tragédienne accomplie et qui sait assouplir son talent aux exigences de la vie ardente et ne craint pas de noter, ça et là, d'ironiques observations. Cette création assure à Mme Olga Tschékowa la place importante qu'elle mérite dans la Cinégraphie internationale, et elle devient l'une des plus grandes comédiennes d'Europe.

Arthur Pusey, très charmant, avec une sincérité encore un peu maladroite mais exquise; Hans Albers,



Olga Tschékowa.

antipathique mais excellent; Bondireff très juste, très digne, sont des interprètes qui entourent avec aisance leur merveilleuse partenaire.

Flammes doit briller sur nos écrans. Il le mérite.

LES YEUX DU DRAGON

Film de L. Starévitch.

Les fêtes automatiques et délicates de Starévitch subissent, à chaque film, une évolution toujours plus heureuse vers la perfection. Dans *Les Yeux du Dragon*, Starévitch imagine un ravissant conte extrême-oriental, et a brossé des décors de rêve où ses personnages lilliputiens nous apparaissent plus idéalisés que dans les films précédents.

Tout l'atavisme oriental de Starévitch se révèle dans *Les Yeux du Dragon*, et je sais qu'on y prendra du plaisir autant pour la réelle beauté plastique des images que pour le mouvement capricieux et fantasque de ces innéceux automates.



Dorothy Sebastian

✦ ✦ ✦ ✦ ✦ ✦

et Joséphine Dunn

font l'école buissonnière

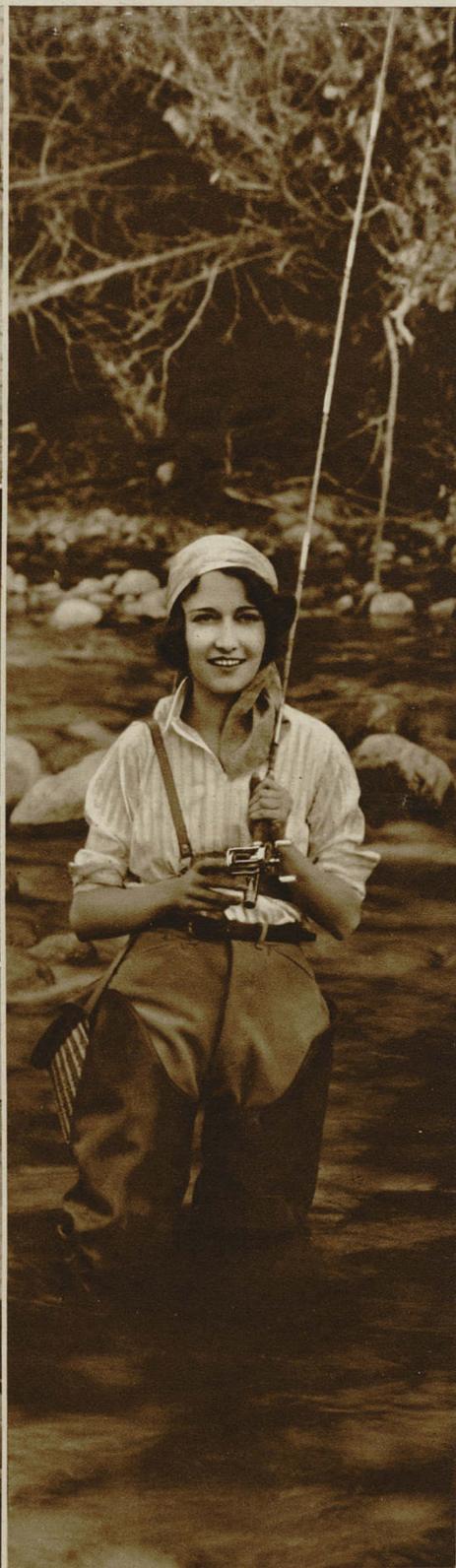


C'est une belle invention que le week-end. Après le dur travail du studio qui vous rompt bras et jambes, quel plaisir que de pouvoir se délasser, et se livrer aux plaisirs de la campagne.

Et Dorothy Sebastian et Joséphine Dunn l'ont bien compris, qui, pour leurs courtes vacances hebdomadaires, s'installent en camp volant sur le bord d'une rivière.

Vêtues de costumes masculins, qui ne suffisent cependant pas à enlever leur charme, elles n'hésitent pas à entrer, haut bottées, dans l'eau limpide et glacée de la rivière pour y poursuivre la truite... et l'attraper souvent. Et, si le sourire de Joséphine Dunn n'est pas trompeur, lorsqu'elle regarde dans le panier le produit de sa pêche, elle ne semble pas trop déçue.

Cette vie de boy-scouts, de girl-scouts plutôt, plaît énormément à nos deux vedettes américaines, pour deux jours tout au moins; car je ne crois pas que s'il leur fallait vivre ainsi plusieurs mois, elles puissent s'y résoudre facilement, car la pêche, la popote, l'installation parfois difficile de la tente, et même les sérénades nocturnes qu'elles se donnent à elles-mêmes le soir, sur leurs guitares, les lasseraient vite. Mais, pour deux jours seulement, ce qui pourrait être un ennuyeux travail devient un charmant passe-temps.



Bien que sur leurs photographies nos deux héroïnes nous montrent deux femmes heureuses d'avoir quitté le monde et de vivre comme en ermites au fond d'une forêt, elles n'oublient pas qu'elles sont femmes et vedettes de cinéma.

Aussi, elles, ou leurs managers, n'ont-ils eu garde de laisser de côté une aussi belle occasion de publicité. Publicité fort adroite, d'abord parce qu'elle ne coûte rien que le travail du photographe et qu'elle ressemble singulièrement à de l'information amusante.

S'imaginer-t-on quelle admirable organisation il faut aux grandes firmes de cinéma pour suivre ainsi dans leurs déplacements, dans leur vie familiale, partout, deux artistes qui, pour être connues, ne sont pas arrivées à la gloire des grandes vedettes de l'écran. Et comme cela passe bien! Comme c'est naturel!

Nous sommes loin de ces réclames bruyantes que, trop souvent, l'on voit en France: la célèbre Clara Piston a perdu son collier de perles, son chien, son sac à main (qui, d'ailleurs, contenait un manuscrit du non moins célèbre auteur Tartempion). Non, ici, c'est tout simple: Joséphine Dunn et Dorothy Sebastian se reposent et s'amuse, après une semaine de travail. C'est tout. Pas besoin de pousser à bout l'imagination des journalistes. Elles font ce que nous faisons tous en été, quand le temps est beau! Mais les photos sont amusantes, les femmes jeunes et jolies, et lorsqu'on les voit, on éprouve vraiment un plaisir. Et nos deux jeunes artistes y gagnent d'être un peu plus connues.

Elles y gagnent aussi de montrer au public que leur vie est des plus simples, ce qui les rend sympathiques. Suivez les photos qui nous viennent d'Amérique: jamais elles ne nous montrent les événements formidables qu'aime la publicité à la Barnum. Toutes celles qui ne touchent pas directement au travail du studio nous montrent les grands artistes dans leur occupation favorite, jardinant, faisant la cuisine, arrangeant des fleurs dans un vase, lisant, faisant ce que nous tous pouvons faire, Maurice Chevalier a bien compris ce procédé, du premier jour qu'il était en Amérique: tous les journaux ont reproduit cette photographie où on le voyait vêtu d'une « salopette », limer une pièce d'auto sur un établi: son plaisir favori, disait la légende. Du coup, il était adoré de tous les mécanos du monde!

Nos grandes maisons françaises, qui, sur beaucoup de points, peuvent déjà rivaliser avec l'Amérique, devraient bien prendre de la graine de ces méthodes pour leur propagande. Le public aime, et a raison, connaître plus intimement les artistes qu'il admire sur l'écran. Mais souvent, il ne veut pas qu'on lui bourre le crâne. La vie des stars n'est pas ce qu'on nous a montré d'elles trop souvent. Elles mènent, en général, une existence qui, certes, a ses agréments... et son rapport, mais qui n'est pas ce qu'on a voulu nous faire croire. Et nous aimons les voir, ces princes du cinéma, dans leur belle simplicité, opulente, certes, mais non de mauvais goût.

La réclame tapageuse ne « prend plus » et rend odieux ceux qui s'en servent encore: son moindre défaut est de les livrer aux sarcasmes des chansonniers.

Il fallait une autre méthode: elle est trouvée. Pour une fois, la lumière nous vient de l'ouest, à nous de dire si nous voulons en profiter.

En attendant, remercions Joséphine Dunn et Dorothy Sebastian qui, tout en nous donnant un utile exemple, nous apportent, avec leur sourire et leur grâce, un paysage ensoleillé, dont nous avions bien besoin par ces temps de froid.

Julius HANDFORD.



LE FILM DE LA PARISIENNE

Grand Concours cinématographique organisé par Paris-Midi en collaboration avec les Cinéromans-Films de France et Cinémonde

Le grand quotidien parisien Paris-Midi vient de publier le règlement de ce concours aussi original qu'amusant. Pour y participer, il suffit d'envoyer avant le 20 mars prochain, à Paris-Midi, 25, rue Royale, à Paris (Concours de la Parisienne) un scénario résumé de 200 ou 250 lignes maximum exaltant les qualités, les vertus et... les charmants défauts de la Parisienne.

L'action peut se dérouler dans les milieux les plus divers et ne doit pas être nécessairement située dans la capitale. L'âge de l'héroïne — dix-huit à vingt-cinq ans — peut laisser supposer qu'elle n'est pas insensible aux élans du cœur...

Et maintenant, écrivains connus ou ignorés, a vos stylos! Vous risquez non seulement de connaître le parfum de la gloire, mais encore de gagner le prix offert par les

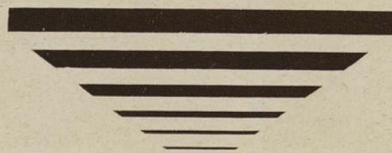


Un joli type de Parisienne, Paulette Berger, dans *La Veine*.

Cinéromans-Films de France à l'auteur du meilleur scénario.

Attribution du Prix

Un jury composé de personnalités du monde des Lettres, du Cinéma et de représentants de Paris-Midi, des Cinéromans-Films de France, de Cinémonde, choisira les cinq meilleurs scénarios. Leurs auteurs seront alors invités à les développer, à les compléter. L'auteur du scénario définitivement retenu recevra alors la somme de 30.000 francs en espèces offerte par les Cinéromans-Films de France, qui décideront alors si le scénario sera porté à l'écran. Dans ce cas, on procéderait également à la recherche de la vedette par voie de concours. Et toutes les petites Parisiennes de 18 à 25 ans pourront espérer devenir : la Parisienne.



Le Consortium International Cinématographique est peut-être le premier groupement qui a à sa tête des intellectuels. Généralement, il est de bon ton de considérer ces derniers dans le monde du cinéma comme suspects. En effet, on accepte difficilement de croire que l'intelligence se plie aux exigences des réalités commerciales. Pourtant, pour avoir longuement conféré avec ceux qui sont à la tête de ce Consortium International : d'abord, M. Guillemet, puis le parfait romancier J.-J. Frappa, l'auteur de *A Salonique sous l'œil des dieux*, et Alfred Machard qui, pour s'être longuement penché sur l'âme des enfants, doit connaître les réflexes de la foule, cette enfant supérieure; pour avoir pris contact avec cette trilogie agissante, j'ai l'impression que l'on a fait au Consortium International Cinématographique de l'excellente besogne. Il n'y a pas de parole qui se succède sans jamais aboutir, mais une volonté qui déjà a porté ses fruits.

Il nous suffira de parler dès à présent du premier film réalisé par cette Société et que nous avons été assez heureux pour suivre dans une partie de sa réalisation, j'ai nommé *Tu m'appartiens*, Maurice Gleize en est le réalisateur, on connaît le succès qu'a obtenu *La Faute de Monique*, la dernière production de ce metteur en scène qui est plein de foi et qui sert son art avec une probité et une connaissance qui n'a rien à envier au meilleur réalisateur d'outre-Atlantique. Il a fait, avec *Tu m'appartiens*, une œuvre entièrement nouvelle, chef-d'œuvre de force, de passion où fourmille un vie multiple, riche, abondante; où le spectateur inmanquablement sera pris dans l'intrigue qui s'enchevêtre, se précipite, s'accroît en un crescendo conçu de main de maître. D'ores et déjà, nous sommes assurés que la photographie ne sera pas inférieure à la condition cinématographique, car l'opérateur est Willy, dont on connaît le beau talent et qui a laissé nos yeux éblouis avec cette prestigieuse *Valse de l'Adieu*. Quant aux vedettes de ce film, il faut citer Francesca Bertini, au jeu qui se renouvelle sans cesse et qui est une femme magnifiquement émouvante; Suzy Vernon, dont on aime le visage de vierge tourmentée; Rudolph Klein-Rogge, qui est peut-être le plus grand artiste masculin de l'Allemagne; cette création très différente peut le faire comparer, sans que son étoile ait à pâlir, à Lon Chaney "l'homme aux divers visages". Mentionnons encore Camille Bert, Victor Vina, Cargue, Alexandre, etc.

On peut donc attendre avec *Tu m'appartiens* qui comprend de très luxueux décors et qui nous promènera des côtes lointaines du Pacifique aux pittoresques bas-fonds d'un port français. J'ai vu, entre autres tableaux, le salon très luxueux d'un des plus grands transatlantiques modernes qui contraste avec la chambre des machines toute rouge de feu, une rue du quartier réservé de Marseille, un beuglant en Amérique du Sud, le boudoir d'une aventurière milliardaire, etc.

C'est là le type du film international et qui est étendu dans toutes les parties de l'Europe ainsi qu'en Amérique du Sud avec une légitime curiosité; le roman d'Alfred Machard a été en effet traduit en Allemagne, en Italie, en Suède, en Hongrie, en Finlande, en Tchécoslovaquie et dans toutes les patries lointaines qui sont attentives à toutes les manifestations de notre littérature.

Le Consortium International Cinématographique, sous la direction de Joanny Lagneau, a porté son capital à 7.600.000 francs et ne se contentera pas de cette échelle de chiffres. Déjà est en préparation un autre grand film international dont le titre est, je crois, *Le Tumulte du Monde*; quel beau titre qui, s'ajoutant à *Tu m'appartiens*, donne une impression de tout ce que veut produire le Consortium International Cinématographique.

de
"tu
m'appartiens"
au
"Tumulte
du
monde"

JEAN FERRAND.

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

AUDIO



La Femme et le Pantin. Don Matéo attend le bon plaisir de Conchita qui se joue de lui.



Choura Miléna dans une scène de Jeanne d'Arc.



A Joinville. — Aux Célébrations. — René Leprince, réalisateur de *La Tentation*, qui était parti pour Cannes tourner les extérieurs, est rentré à Paris à cause du mauvais temps. Il tourne au studio les premiers décors de sa nouvelle production avec Claudia Vietrix, Lucien Dalsace, André Nicole, Jean Peyrières et Fernand Mailly.

Sur le seuil de son grand salon, le baron de Ryons (Narlay) et la baronne (M^{me} de Casille) accueillent l'impératrice Eugénie (M^{me} Jeanne Brindeau); l'assistance est nombreuse et des plus choisies. Henry-Roussel anime avec sa maîtrise habituelle cette scène de *Paris-Girls* que Suzy Vernon, la vedette du film, regarde en spectatrice. Aubourdière opère minutieusement, Forsté photographie.

Jacques de Baroncelli a presque terminé le montage de *La Femme et le Pantin* et René Barberis découpe *Tartarin sur les Alpes*, dont la réalisation serait commencée en avril. Mais... qui sera Tartarin?

Au Studio des Réservoirs. — Jean Renoir a commencé les intérieurs de son nouveau film *Le Bléd*, qui seront terminés sous quinzaine. Les principaux interprètes de ce scénario écrit par H. Dupuy-Mazel et Jaeger-Schmidt, sont MM. Arquillière, Rauby, Rivo, Miles Diana Hart et Jackie Monnier.

A Billancourt. — Au Studio de la Société générale des Films. Marcel L'Herbier a donné, le lundi 18 février, le premier tour de manivelle de *Nuits de Printemps*, après le roman de J. Kessel, qu'il met en scène pour la Sequana-Film, que dirige M. Simon Schiffrin. L'action se déroule dans les danses et les boîtes de nuit de Montmartre et de Montparnasse, fréquentées par les réfugiés russes. Elle est toute de poésie, de charme et de vie intense.

Gina Manès et Jaque Catalán seront les vedettes de ce film qui aura aussi comme principaux interprètes Catherine Fontenay, Vala Osterman (Miss Russie, des plus jolies femmes d'Europe 1929), Y. Elen, Diatrieff, Mihalesco.

G. Lampin assistera Marcel L'Herbier, tandis que Barel et Willy opéreront.

Régisseurs : MM. Kouroutekine, et Charles. M. Soulat est chargé de la photographie.

Au même studio, sur un autre théâtre, Henry Fescourt, complètement remis de son accident, poursuit la réalisation de *Monte-Cristo*. Avec lui je pénètre dans un salon oriental, puis dans un autre salon où je puis admirer le jeu sobre et émouvant de Jean Angelo, et celui très prenant de Pierre Batcheff, puis voici Jean Toulout dans son cabinet de travail, Marie Glory, très belle, charmante, envoiante, Henry Debain plus loin, toujours souriant dans l'auberge de Caderousse en tête-à-tête avec la Carconte qu'interprète Germaine Kerjean, du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, et aussi Jean Godard qui tourne le rôle de Joannès. Les opérateurs et les régisseurs sont sur les dents. Fernand Tannière en sait quelque chose.

A Neuilly. — Au Film d'Art. — Julien Duvivier, après avoir tourné quelques scènes dans un décor représentant le parloir du Carmel, est parti réaliser quelques extérieurs en Haute-Savoie, à Saint-Gervais.

Chez Gaston Roudès. — Simone Vaudry, la vedette des *Hommes vivants*, que réalise Marcel Dumont, tourne les plus importantes scènes de son rôle avec pour partenaire, Maurice Schultz, Jean Dewaldé et Charles Lamy.

A Gaumont. — Maurice Champreux qui vient de réaliser comme essai de films parlants *Le Récit du Capitaine*, avec Carlos Avril et *Leo Mude est à nous*, avec Mauricet, a donné mercredi dernier le premier tour de manivelle de nouvelles réalisations également parlantes. *Le pote du 69*, tel est le titre du nouveau film, aura pour interprètes Mauricet, Ch. Paulais et d'autres artistes dans des rôles secondaires. Une très nombreuse figuration participera à l'action. *Le Récit du Capitaine* et *Le Monde est à nous*, qui ont déjà passé sur l'écran à Marseille seront incessamment présentés à Paris.

A Francœur. — *Chez Nathan.* — Un bouge enfumé dans un petit port de mer. Des dockers, des marins, des individus à la mine patibulaire, des filles à matelots. Les sons criards d'un accordéon essoufflé s'élevaient au-dessus des cris et des conversations. Une femme parait, danse. Les desirs des hommes montent vers elle. Un d'eux se lève, veut l'embrasser, un autre l'en empêche, bataille, rixe... et l'un des hommes tombe, la tête fracassée par un coup de bouteille que lui a asséné la danseuse... *Une Femme à Paris!* René Jayet met en scène, Suzanne Talha, Gilbert Perignaud, Jean Gérard interprètent, Légerat opère.

Sur un autre théâtre, M. de Casembrot fait des essais pour un nouveau film dont la réalisation commencera lundi. Michèle Terry, Jean Dehelly et Jim Gerald seront les vedettes de cette nouvelle production, dont le titre n'est pas encore arrêté.

A Epinay. — *Studios Menchen.* — Dans un décor immense Nicolas Rimsky, René Ferté, François Viguier, et une figuration de 350 artistes interprètent une des scènes principales de *Paris que je t'aime*, que réalise Grantham-Hayes, pour Integral Film. Au cours de cette scène qui s'intitule le « Club des super-primiutis », les fameux peintres Van Dongen et Fougita paraîtront, ce qui constituera un des clous les plus sensationnels du film. Robert Bibal est l'assistant de Grantham-Hayes; Weitzemberg et Sammy Brill, les opérateurs; Guy Wolfe et Maroze, les régisseurs.

Au studio de la rue Lepic. — Christian Nalpas fait des essais d'éclairage et aussi d'artistes pour un film important qu'il va mettre en scène.

On est curieux de voir l'adaptation cinématographique de l'étrange roman de Claude Farrère : *La Maison des Hommes vivants*.

A TRAVERS LES FILMS

A la gare de Lyon. — Augusto Géina a tourné les dernières scènes de *Quartier latin*. Il s'agissait de rendre l'impression exacte d'une gare en pleine activité, avec la foule des voyageurs, les employés, les portiers, le mouvement hétéroclite, en un mot, des départs et des arrivées des trains. Plusieurs grands express internationaux avaient été mis à la disposition du metteur en scène de la Sofar. De nombreux groupes électrogènes et des plafonniers avaient été installés malgré d'innombrables difficultés pour que les prises de vues soient impeccables. Carmen Boni, la vedette du film avec Yvan Petrovitch pour partenaire, se donna tout entière dans une scène dont l'ampleur et le tragique soulèveront l'enthousiasme des spectateurs.

Gilbert Dalleu qui avait été victime d'un grave accident en cours de la réalisation de Jean Grébillard, de *Gardien de phare*, vient d'en rer en convalescence.

Jean Mirat et André Roane sont partis pour Berlin où ils attend un brillant engagement.

Mireille Séverin interprétera le rôle de la jeune fille dans *Belleville, sommet de Paris*, scénario de Jean Le Tarare et Pierre Ramelot.

Léon Poirier tournera bientôt un film parlant.

René Clair donnera en mars le premier tour de manivelle de son nouveau film *Prix de beauté*, qu'il réalisera pour la Sofar.

L'excellent opérateur de prises de vue Lucien Belavoine qui tourna tout dernièrement *Un Rayon de soleil*, de Jean Gourgaud, vient de mourir à l'âge de 28 ans des suites d'une congestion pulmonaire. J'adresse à sa famille mes plus sincères condoléances.

M. Pégy va réaliser un nouveau film dont les extérieurs seront tournés à Nice.

Géo Saucké.



Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

La Crème DIALINE est la seule
crème qui réalise le nettoyage
complet du visage : Son
extrême pureté en per-
met l'emploi même
pour le délicat
démaquil-
lage des
yeux.

CHAQUE SOIR,
UTILISEZ... LA

DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

Frs : 18 Le tube grand modèle

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux
Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple
PARIS-3^e

MACHINES A COUDRE
"EXCELSIOR"
les plus renommées
Choix de jolis meubles renfermant la ma-
chine. Petits moteurs électriques universels
Prix avantageux - Facilité de paiement
Maison princ^{ale} : 104, Bd Sébastopol, PARIS

NOTRE FILM PARLANT

Le film en couleurs gagne encore du terrain

A la récente présentation de films en couleurs qui a eu lieu sous les auspices de la *Tribune libre du Cinéma*, le public a manifesté à plusieurs reprises son admiration pour les merveilleux paysages évoqués sur l'écran par Keller-Dorian.

Et M^{me} Jean Chapppe, la charmante femme de notre Préfet de Police, est aussi une partisane convaincue du film en couleurs naturelles.

La neige inflammable

Dans un studio parisien — le fait s'est produit voici déjà quelque temps — on devait tourner une scène de neige : une pauvre vieille, dont le fils était parti, se mettait à sa recherche, dans un paysage tout blanc, avec une lanterne à la main.

Or la neige, étant représentée par un épais tapis d'ouate immaculée, prit feu au contact de la lampe.

On aurait pu, du coup, tourner un admirable passage : la prairie en flamme!

La neige combustible! Voilà qui nous plairait à voir, par cet hiver rigoureux.

Un personnel de choix

C'est celui d'un cinéma d'avant-garde de la rive gauche. Du bureau de la direction à la porte, haute administration et employés appartiennent à l'Université.

Le caissier est étudiant en droit de troisième année, ainsi que le contrôleur, qui est d'ailleurs un dessinateur de talent.

Quant au chasseur, il fait sa quatrième année de médecine.

Et ce n'est pas inutile : supposez que quelqu'un se trouve mal à la projection d'un film trop osé?

Point d'histoire

Dans l'admirable *Passion de Jeanne d'Arc*, que nous devons à Carl Dreyer, on peut voir un des juges de la Bonne Lorraine dont le nez est chevauché d'une superbe paire de lunettes d'écaille.

Or, nous dit une lectrice, les lunettes, inventées en 1311, étaient loin, à cette époque, d'avoir cette forme.

Nous sommes étonnés que cette faute — si c'en est une — soit passée inaperçue de Dreyer, qui a l'œil, si on peut dire!

Personnellement, n'étant pas experts oculistes, nous ne pouvons rien dire. Quelque lecteur documenté pourra-t-il nous fixer sur ce point d'histoire?

Police américaine à Paris

La dernière présentation des films en couleur Keller-Dorian eut lieu voici quelque temps dans la salle de l'Apollo. Et l'on sait que ce théâtre joue en ce moment avec un grand succès, une pièce américaine, *Le Procès de Mary Dugan* — qui d'ailleurs a été tournée en Amérique et que nous verrons bientôt à Paris.

Or, comme cette pièce se passe entièrement à la Cour d'Assises, la salle a été transformée en tribunal, et, pour ajouter à la couleur locale, chasseurs et contrôleur ont été habillés en policemen. Et leur costume de « flics » new-yorkais est le seul uniforme qu'ils possèdent. Aussi l'avaient-ils arboré pour la présentation dont nous parlons. Et quel-ques spectateurs



Joan Crawford pourrait être mannequin dans une maison de couture.

Toutes les Vedettes
chez vous

L'abondance des matières nous oblige à reporter à jeudi prochain la publication de notre répertoire des cartes postales illustrées commencée la semaine dernière. Nous rappelons que ces cartes, véritables photographies au bromure, sont expédiées par séries de 20 contre mandat de 11 fr. pour la France et 12 fr. pour l'étranger. Adresser les commandes à "Cinémonde" (Service de librairie), 138, av. des Champs-Élysées, Paris.

Bessie Love est une fantaisiste... Quel drôle de petit chapeau elle s'est mise sur la tête!



SANS CONCURRENCE

QUALITÉ
Ce poste MAB 6 est fabriqué avec des pièces de toute première qualité. Condensateurs à multiplication miniportés. Transformateurs blindés, bobines MF sous soie, étalonnage garanti à 1/10^e de kilocycle.

ÉLÉGANCE
Coffret en acajou verni.
Panneau de devant en ébonite marbrée.

SÉLECTIVITÉ
Le seul poste séparant Daventry de Radio-Paris à 100 mètres des antennes de cette station.

RENDEMENT
Chaque poste est livré avec une notice indiquant les réglages des 25 principales stations européennes de T. S. F. de France, Angleterre, Italie, Russie (Moscou), Allemagne etc...

Prix du Poste MAB 6 nu, au comptant. ... 590 fr.

L'installation complète du poste MAB 6 comprenant : poste, piles, accus, haut-parleur ou diffuseur, cadre, lampes, micro, etc... En résumé, tout ce qui est nécessaire à son fonctionnement immédiat.

Au comptant ... 1.350 fr.

Par souscription : 15 versements de... 97 fr.
dont le premier à la commande, le second à la livraison et les treize autres mensuellement.

M.A.B. 6 Lampes
garantie : 5 ans
Contre tous vices de fabrication

ÉTABLISSEMENTS KERA-BRODIN
8. RUE FANNY. CLICHY-SEINE
(coin 106. boulevard Victor-Hugo)

Audition de 16 à 19 heures tous les jours même le dimanche et de 16 h. à minuit les mardis, jeudis et samedis

TRANS 39 et 40. AUTOBUS R
Descendre au Rond-Point Victor-Hugo, puis suivre le boulevard Victor-Hugo jusqu'à 106, la rue Fanny est à droite.
L'autobus R bis et le tram 73 passent devant la rue Fanny

NORD-SUD : PORTE DE CLICHY
Entrer dans Clichy par la porte de Clichy et rejoindre le Rond-Point Victor-Hugo.

Tel : Marcadet 33-82

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

L'ingénieur Brodin.



plus de bas troués
avec **SAB**

NI LESSIVE... NI SAVON... S'EMPLOIE À SEC

Le SAB enrobant la maille d'une pellicule invisible, protège le bas, en augmente la durée.

Prochainement -- GRAND CONCOURS --
doté de 200.000 frs de prix, dès maintenant vous en trouverez le récépissé dans chaque boîte de SAB

NOUVEL AVANTAGE
Le SAB fait disparaître radicalement les taches de graisses sur tous les tissus de soie.

25 paires de bas pour 8 fr.50 par l'emploi du "SAB"

Laboratoire des Produits "SAB" 92, Faub. Poissonnière, Paris

une décoration originale et de bon goût



papillons naturels

e. le moult
34, boulevard des italiens
tél. : provence 88-21
collections et éditions entomologiques

... de nos correspondants

LISBONNE... Nazaré, c'est le titre d'un beau documentaire qui a été filmé sous la direction de M. Leitão de Barros, par l'excellent opérateur Artur C. de Macedo, auquel nous devons de nombreux films d'actualités.

M. Macedo est, sans contredit, le reporter le plus actif du Portugal. La photographie de ce documentaire, en deux parties, est superbe, et a droit à de vifs éloges. Elle nous montre la vie des pêcheurs sur la plage portugaise Nazaré.

M. Rino Lupo, metteur en scène du nouveau film portugais *José do Telhado*, m'informe que l'auteur du scénario c'est lui-même. Notre confrère dans la presse cinématographique portugaise, M. Carlos Moreira, est l'assistant de M. Lupo.

Pour ce film, qui se passe dans une ambiance historique, la firme productrice fit exécuter sept cents costumes d'époque.

José do Telhado est la première pellicule de grande envergure, avec de nombreux figurants, qui se réalise au Portugal.

Il vient de se fonder à Coimbra une nouvelle maison d'exploitation et production de films sous le nom de « Coimbra Films ». Cette nouvelle firme a pour but une collaboration franco-portugaise.

Inutile de dire que le film français aura ainsi, dans cette exploitation, la toute première place. On a dit que la première production de cette maison sera tirée de l'œuvre d'un de nos écrivains romantiques, M. Silva Gaio, qui porte le titre *Mario*.

Il paraît que la « Lisboa Film », une firme productrice de films d'actualité, projette de commencer bientôt la réalisation d'une série de comédies en deux parties.

M. Antonio Leitão va commencer prochainement, à Lisbonne, la réalisation d'un nouveau film : *A Castelo das Berlengas*, dont il est le scénariste.

Nous verrons encore cette saison quelques-uns des bons films français, tels que *Napoléon*, *Ferdun*, *Visions d'histoire*, *Le Château de la mort lente*, *L'Île de l'Amour*, *La Petite Fille aux allumettes* et *Le Martyre de Sainte-Maxence*.

On annonce aussi pour la présente saison, avec l'émouvante et si talentueuse Janet Gaynor, *Les Quatre Fils*, *L'Ange de la Rue*, *L'Aurore* et *Les Quatre Diables*.

Sur nos cinémas, nous avons vu récemment : *Le Postillon du Mont-Cenis* avec Bartolomeu Pagano et Rina di Liguoro. J. A. FERREIRA, da Cunha.

CONSTANTINOPLE... *Les Prisonniers de Sibérie*, *Ris donc, Paillasse!*, *Le Diamant du Tsar*, *Nostalgie...*

voilà les titres des principaux films à succès qui furent présentés ces derniers jours à Constantinople. Par la variété des sujets, comme par celle des acteurs et des décors, ces films absolument différents les uns des autres ne peuvent être comparés, et je suis incapable de préciser lequel est le meilleur. A mon avis, tous sont bons, bien que de genres différents.

Nostalgie a obtenu un assez vif succès, grâce aux réfugiés russes qui eux aussi ayant vécu loin du pays n'ont pas manqué de l'aller voir, ne fut-ce que sur un écran sans vie.

Joli film aussi au Ciné Moderne, qui présentait cette semaine *Le Diamant du Tsar*, avec Ivan Pétrovich et Vivian Gibson. L'action se déroulait dans une atmosphère d'un luxe inouï. Comme d'habitude, la Direction du Cinéma Magic n'avait pas manqué d'engager, selon son habitude, le chef-d'œuvre annuel de la UFA, *Les Prisonniers de Sibérie*, un très beau film que tout le monde élégant ne manqua pas d'aller voir.

La semaine prochaine, ce même cinéma projettera un très joli film : *La Duchesse de Rimini*, avec Lucie Doraïne et Vladimir Gajdaroff, deux noms qui à eux seuls assurent déjà le succès.

Le Ciné-Opéra eut le mérite de nous faire admirer un beau film, le plus beau peut-être, mais au succès duquel contribua dans une très grande mesure le fameux chef d'orchestre du grand Ciné-Opéra : Maître Zirkin Arnoldi. C'est grâce à la remarquable adaptation musicale de cet excellent musicien que le film *Ris donc, Paillasse!* a connu un si grand succès. A. LANGAS.

BORDEAUX... Nous venons d'applaudir, trois semaines consécutives, le très beau film *Læw-Metro-Goldwyn* à l'Olympia Gaumont ; j'ai cité *Ben-Hur*. Ce dernier, qui était très attendu du public bordelais, a remporté un vif et légitime succès.

Sont passés dans cet établissement les productions suivantes : *Anna Karénine* (avec Grete Garbo) et John Gilbert), *Le Baiser mortel* (avec Conrad Veidt), *Le Passager* (avec Charles Vanel, Jean Mercanton, etc.)

Au théâtre Fémina, une sélection de beaux films sont passés dans cet établissement, entre autres : *La Vénétienne*, *Moulin-Rouge*, *L'Insomnie*, *La Symphonie pathétique*, *A huis clos*, *Mavis* ou *Le Calvaire d'une femme*, *Dawn*, *Dans l'ombre du harem*. Comme on le voit par ce bref aperçu, le public cinéophile est assez gâté par les directeurs qui voient leur persévérance récompensée par des salles combles.

Le Théâtre Français continue la série de ses spectacles avec : *Suzy Saxophone*, *L'Enfer de l'Amour*, *Sapeurs, sans reproches*, *Le Sous-marin de cristal*, *Raymond, garçon d'honneur*, *Un Homme en habit*, *La Grande Favorite*, *Minuit... place Pigalle*, et bientôt la grande épopée aérienne attendue avec impatience : *Les Ailes* avec synchronisation des sons.

Le cinéma Intendance, sous l'impulsion de son actif directeur M. Couzinat, nous a offert *La Passion de Jeanne d'Arc*, *Le Gaucho*, *La Petite Vendeuse*, *Mon Paris*, *Tire au Flanc*, *Shéhérazade*, *Cadet d'eau douce*.

D'autre part, le Ciné Club de Bordeaux (président, M. Champal) a donné une séance au Théâtre-Français, qui a remporté le plus vif succès.

Cette dernière consistait en la projection du film *Les Maudits* (réalisation du regretté metteur en scène M. Stiller).

Une causerie précéda la projection du film commentant Maurice Stiller, sa vie, ses œuvres. D'autres séances, que nous attendons avec impatience, sont annoncées : *Le Fou*, de Pirandello (avec Conrad Veidt), *Rien que les heures*, de Cavalcanti, *Baudings et Canada* (documents inédits sur le cinéma soviétique), etc... R. B.

LYON... Le cinéma français, si souvent malmené, fait monter néanmoins et parfois de réels efforts. Le film de Luitz-Morat, tiré de l'œuvre immortelle d'Henry Bataille, *La Vierge Folle*, nous le prouve. C'est une bande remarquable, où Jean Angelo et Suzy Vernon incarnent avec une rare puissance, l'une l'inconscience de la femme aimante, l'autre toute la douleur humaine. Film émouvant, poignant, mais d'une émotivité française : le Cœur... C'est ici *Tivoli*, de M. Paul Aubert, qui nous le présente.

Avec *Le Chant du Prisonnier*, émoi encore, et des plus profonds. C'est un film allemand. Émotivité moins sentimentale que dans *La Vierge folle*, mais moins particulière aussi : le Cerveau... Cette bande tint l'écran quinze jours durant (un record pour la province...) à l'élégant *Majestic*, et sa projection fut accompagnée par un des meilleurs chœurs russes que nous eûmes jamais entendus. Au même programme, le radieux visage de Dolly Davis, enjouée, trépidante et riieuse, dans une comédie gaie : *Le Chauffeur de Mademoiselle*. Antithèse heureuse, homogénéité de l'art cinématographique ; opposition rationnelle de deux films présentant des qualités différentes. Max-André DAZERGVES.



Heinrich George, dans *L'Homme à la Grenouille*, film allemand, a une physionomie assez peu séduisante, mais incontestablement photogénique

REDACTION - ADMINISTRATION :
 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
 Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
 Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
 R. C. Seine 233-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (saut Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
ET COLONIES :	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	
3 mois 12 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis.	
6 mois 23 fr.		
1 an 45 fr.		
Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^e Jeudi de chaque mois.		

LA PUBLICITE EST REÇUE :
 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
 et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINEMONDE"
 ETUDES PUBLI CITAIREs :
 138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Le Gérant : DURET.

NEGRAVURE-PARIS